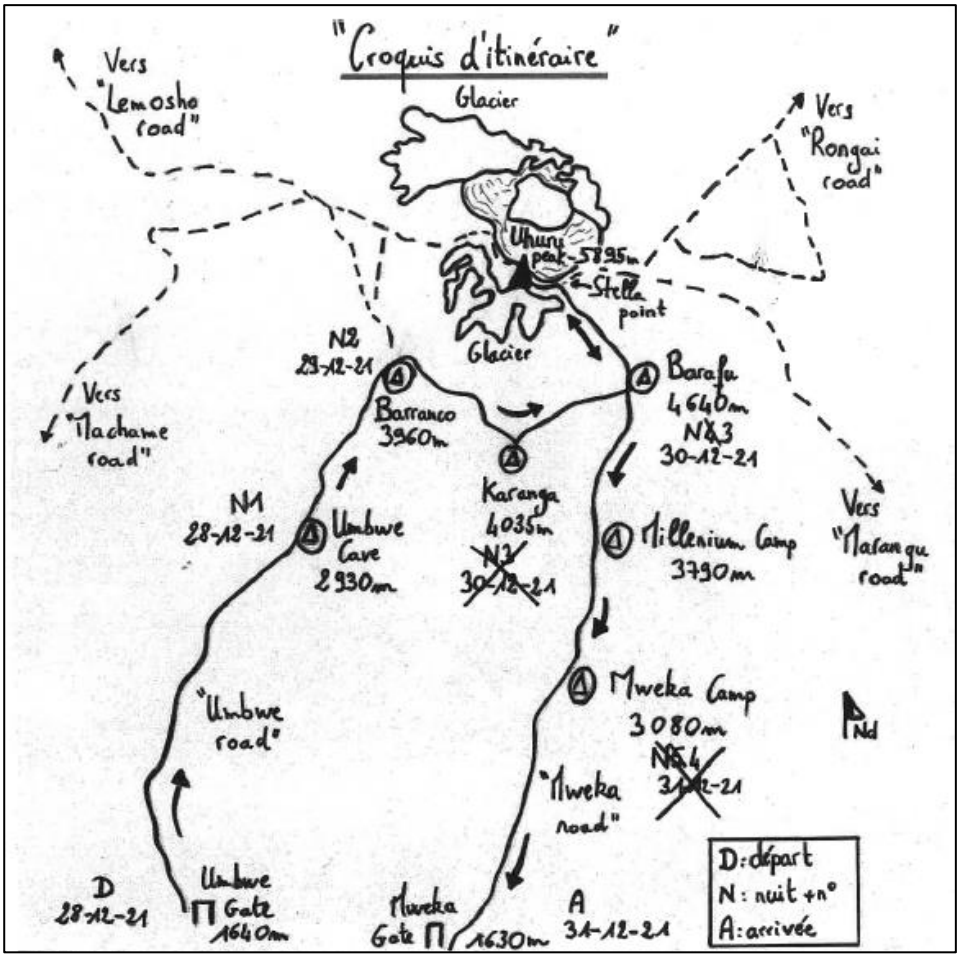
Carnet d'un marin sur le toit de l'Afrique

Temps de lecture 20'

Kilimandjaro International Airport, lundi 27 décembre 2021. Il est à peine 14h lorsque mon vol en provenance de Dar-es-Salam se pose sur le tarmac. Quelque peu excité par toutes ces images que j'avais en tête depuis mon plus jeune âge, j'ai longtemps essayé d'apercevoir le géant africain au travers du hublot. Il me faudra patienter encore un peu, il y a trop de nuages aujourd'hui.

Après avoir récupéré mes bagages dans ce petit aéroport coquet, signe manifeste de la place qu'occupe cette région très touristique dans l'économie tanzanienne, je suis chaleureusement accueilli par Hussein, mon chauffeur. Je grimpe dans son van et nous voilà en route pour Moshi, la grosse ville du coin après Arusha et son million d'habitants. Une heure de route. A peine le temps pour nous de parler de la Tanzanie, de ses trésors et de nos vies respectives. Dans un anglais approximatif, nous sommes tout aussi bavards l'un que l'autre.

A peine arrivé à l'hôtel, je jette mes affaires dans ma chambre et retrouve aussitôt celui qui sera mon guide pour les jours à venir. Maisha, « la vie » en Swahili, grand sourire, m'attend pour me briefer sur notre périple prévu de durer six jours. Je comprends que je serai seul sur la voie que j'ai choisie, *Umbwe road*, la plupart des grimpeurs préférant les voies *Machame, Lemosho* ou encore *Marangu*, tout aussi belles mais moins à pic les premiers jours, et donc un peu plus favorables à l'acclimatation. On procède à quelques formalités administratives, Maisha me présente notre parcours (à ma grande surprise, il parle aussi français), on vérifie ensemble que j'ai bien tout le matériel nécessaire, et déjà doit-il s'en aller en me donnant rendez-vous à 9h le lendemain matin : il est en effet plus de 17h et il doit encore faire deux heures de bus pour rentrer chez lui… Pour moi le programme de la soirée sera plus calme : préparation de mes affaires, dîner, quelques messages à envoyer et une bonne nuit de sommeil.



Umbwe gate, mardi 28 décembre 2021, 12h10 ; 1640m. Cette matinée est vite passée. Un bon petit-déjeuner, deux heures et demie d'une route à la fin un peu chaotique, un rapide stop en chemin pour acheter de l'eau et les dernières victuailles, un détour obligé par *Machame gate* pour récupérer notre permis d'accès au parc du Kilimandjaro (il y a effectivement beaucoup de monde à *Machame*), et nous voilà enfin au départ de cette belle aventure, à 1640m d'altitude. L'équipe, désormais au complet, se répartit toutes les affaires : tentes, ustensiles de cuisine, provisions pour six jours… Toute cette logistique, le cuisinier, les trois porteurs, en plus du guide et de son assistant, me surprennent quelque peu, moi qui suis davantage habitué à marcher en totale autonomie. Pas mal de choses que je vois là me paraissent superflues. Je comprends cependant que ce qui ne représente pour moi que du confort dont j'aurais très bien pu me passer, fait figure de précieux gagne-pain pour ces hommes et ces femmes, ces fils et ces filles des montagnes, ainsi que leurs familles.
Dans ce cas, va pour le confort ! D'autant plus que les sacs sont pesés par les Rangers présents sur place. La règle est simple et permet d'éviter les abus : pas plus de vingt kilos de charge par porteur, en plus des affaires personnelles de chacun. Ce n'est pas léger, en comparaison mon sac ne fait qu'une douzaine de kilos, mais je me dis que j'ai moi-même connu bien pire, souvent pour le travail aussi d'ailleurs.

On s'enfonce dès lors sur une piste relativement large mais déjà bien pentue, dans une forêt épaisse, humide et d'un vert profond. Cette jungle africaine me rappelle de nombreux lieux, à commencer par ceux de mon enfance à La Réunion. Je suis un peu dans la forêt de Bébour, magnifique forêt primaire de mon île ; un peu en Amazonie aussi. Je suis bien là, tout simplement. Je marche avec Maisha et Brayson, l'assistant guide ; les porteurs sont partis devant, d'un pas décidé. Maisha m'explique l'importance du « Pole pole » (prononcez [polé polé]) pour s'économiser et s'acclimater ; « doucement doucement », véritable apologie de la lenteur devenue slogan sur nombre de T-shirts du Kilimandjaro.
Le sentier se fait plus étroit, en même temps qu'il devient plus raide. L'allure, si elle permet de parler sans difficulté tout en marchant, ne me convient pas vraiment. Mon binôme de guides doit sentir que j'ai quelques réserves et me laisse partir. Je marche seul un petit moment, sans forcer mais sans non plus avoir cette sensation désagréable d'être totalement au ralenti. Je rattrape Geoffrey, le cuistot, et Ahimidiwe, son aide qui sera chargé du service des repas. On échange quelques sourires et quelques mots même s'ils ne parlent que très peu anglais. Un petit « Pole pole » en guise d'encouragement et je continue mon chemin, à mon rythme. Un peu plus tard, c'est avec Joshua, le plus ancien des porteurs mais d'un sourire d'une éternelle jeunesse, que je parcours quelques hectomètres, avant de finalement rejoindre Boniface.
Boniface est le plus jeune des porteurs. Débordant d'énergie, il est chargé de porter et de monter les tentes avant l'arrivée du reste du groupe, lorsque c'est possible. On les montera systématiquement ensemble, parfois sous la pluie, en attendant les autres effectivement. C'est donc ensemble que l'on termine cette première étape qui nous aura menés à 2930m d'altitude, à *Umbwe Cave*.

On trouve un joli petit coin un peu à l'écart pour planter les tentes, entre les racines de ces arbres qui forment au-dessus de nos têtes un épais et magnifique toit végétal. D'innombrables branches, couvertes de mousses et de fougères en tout genre, s'y entremêlent dans un parfait nuancier de vert. Il est presque 16h, je mange la cuisse de poulet grillée que m'avait donnée Maisha pour le déjeuner. Le reste de l'équipe arrive au compte-goutte. La nuit tombe tranquillement. Un bon dîner préparé par Geoffrey, une bonne nuit de sommeil et je serai d'attaque le lendemain.

Barranco camp, mercredi 29 décembre 2021, 11h45 ; 3960m. Il pleut. Avec le vent et l'altitude – je suis désormais à 3960m –, il commence à faire un peu plus froid. En short et T-shirt, mais bien emballé dans ma *Goretex*, je me suis terré sous un énorme rocher, dont je ne doute pas de la bonne tenue. Cela fait une heure que j'attends ainsi, espérant désormais que Boniface ne tarde plus trop à arriver pour que l'on puisse monter les tentes et se mettre véritablement à l'abri. « Pole pole ». J'aurais peut-être pu prendre davantage mon temps. Mais à quoi bon ? Ce matin, au réveil à *Umbwe Cave*, je me sentais en pleine forme, nullement incommodé par l'altitude. Du coup, après l'excellent petit déjeuner que j'ai eu – thé, pudding, saucisses, omelette … –, je suis parti plein d'énergie à l'assaut du sentier qui nous attendait pour cette deuxième étape, bien plus raide et technique que la veille.

Au départ ce matin, les rayons du soleil laissent petit à petit place à un épais brouillard et la jungle se fait de moins en moins dense. Tout change autour de moi, le temps, la végétation, les odeurs, les bruits. Un à un, je croise et salue tous les porteurs partis plus tôt que nous ce matin ; échanges de « Jambo », de « Pole pole » et de sourires. Ils sont de tout âge, entre 18 et 55 ans, peut-être même 60 pour certains. Essentiellement des hommes mais quelques femmes comptent aussi parmi les rangs. Ils font ça si régulièrement ; ils sont d'un immense courage. Il y a ceux de mon équipe mais surtout ceux, en plus grand nombre, d'un groupe de Russes arrivés plus tard hier soir à *Umbwe Cave*.
Par moments le sentier borde d'impressionnants précipices qui par beau temps offrent très certainement de magnifiques points de vue. Tant pis pour la vue aujourd'hui, je me sens si bien à marcher là, dans ces longues montées techniques à près de 4000m, entre les bruyères arborescentes, les lobelias et les séneçons géants, ces sortes d'immenses cactus feuillus endémiques de la région, qui dans le brouillard prennent parfois des allures mystiques.

Une pluie fine commence à tomber, presqu'agréable au début. Au bout de quelques minutes elle s'intensifie et le vent se renforce un peu. Je continue quelques instants à marcher dans ces conditions mais n'ayant aucune idée ni de mon point de chute ni de mon temps d'arrivée, je décide de m'arrêter pour enfiler ma *Goretex*. J'arrive finalement 5' plus tard à *Barranco camp*, point de jonction avec la voie *Machame*. J'identifie rapidement un bon *spot* pour nos tentes, à l'écart de ce que je comprends être un gros camp, et m'abrite comme je peux de la pluie et du vent sous mon beau rocher. Attendre sous la pluie, abandonner là le corps pendant que les pensées s'évadent dans cet espace de liberté ; il y a là une forme délicieuse du bonheur.

Boniface arrive. Je suis heureux de le voir. On se met directement au montage des tentes, sous la pluie. D'autres porteurs d'autres équipes regardent la scène de loin avec un certain amusement. Nous ne devons pas être très nombreux, des « touristes grimpeurs », à arriver avant nos équipes et à monter les tentes. Ils disent quelques mots à Boniface que ce dernier me confiera être de sympathiques compliments à mon égard ; j'en serai touché.

En fin de journée, le ciel se dégage un peu au-dessus de nos tentes et le brouillard qui jusque-là nous enveloppait dans son linceul blanc se dissipe légèrement. Les trouées ne sont pas très longues mais me permettent d'apercevoir, enfin, le sommet enneigé du Kilimandjaro. Trois jours que j'attendais ça. Ces images majestueuses réchaufferont ma nuit, froide mais agréable, malgré mon vieux duvet mouillé par la condensation. A l'extérieur de la tente, les températures sont déjà négatives.

Barafu camp, jeudi 30 décembre 2021, 18h ; 4640m. Ouf, je suis enfin dans ma tente, à 4640m d'altitude et après une bonne journée de marche. Dernier camp avant le sommet. Le chocolat chaud que je me suis préparé avec l'eau chaude amenée par Ahimidiwe me fait du bien. Réconfortant. J'ai toujours d'excellentes sensations mais je compte bien profiter des quelques heures qu'il nous reste avant de repartir vers le sommet pour me reposer. Maisha a prévu un réveil à minuit pour un départ vers 1h du matin.

Ce matin, en partant assez tardivement de *Baranco* – aux alentours de 9h –, nous avions prévu de nous arrêter au camp de *Karanga*, à mi-chemin entre *Baranco* et *Barafu*. Première difficulté de la journée, *Baranco Wall*, une paroi rocheuse d'environ 300m de haut. Un sentier escarpé, que certains qualifieraient de vertigineux et où il est souvent nécessaire de mettre les mains au sol dans le pur style de la « grimpette à 4 pattes », permet de franchir ce mur. Si depuis *Baranco* je ne distingue pas totalement le sentier en lui-même, encore plongé dans l'ombre du matin, je peux toutefois parfaitement me le représenter : un immense serpent multicolore, assemblage de tous ces grimpeurs à peine en mouvement, semble être collé à la paroi. La même chose à 8000m (en référence à la photo désormais mondialement célèbre de Nims Dai sur les embouteillages au sommet de l'Everest) et c'est un risque de mort. Ici, bien heureusement, ce n'est pas la question. L'unique question d'ailleurs qui me vient en tête à ce moment-là, c'est comment je vais dépasser tous ces gens, étant entendu que je n'ai aucune envie de prendre part à cette longue queue. Arrivés au pied du mur, Maisha me lance gentiment : « vas-y, fais-toi plaisir mais fais attention ! On se retrouve à *Karanga*. ». Son discours a changé, il doit être désormais plus serein quant à mes possibilités physiques du moment. Les chevaux sont lancés ! Bâtons rangés et casquette à l'envers, plus par commodité que par style pour ne pas être embêté par la visière lors des petites séquences d'escalade, j'attaque donc la montée. Je me faufile, je passe à droite, à gauche, en haut, en bas de cette colonne humaine au ralenti, parfois déjà en souffrance, que les guides essaient d'orienter tant bien que mal. Je m'amuse, véritablement. Quelques guides locaux semblent s'inquiéter pour moi et me lancent au passage quelques conseils de prudence.

Rapidement j'arrive en haut du mur de *Baranco* et tombe dès lors en admiration devant ce décor qui s'offre à nous : les plaines africaines, mélange de vert pâle et de jaune, avec en arrière-plan, sur ma droite, le mont Méru et ses 4562m.

Soudain quelqu'un me demande : « On repart ? ». Il s'agit de Joseph, jeune cuistot d'un groupe d'Ukrainiens, qui me voyant filer dans *Baranco Wall*, a décidé lui aussi d'accélérer franchement le pas, son sac d'un poids comparable au mien l'y autorisant. Et c'est donc ensemble que l'on marchera jusqu'à *Karanga*. Une longue descente relativement douce suivie d'une belle remontée entre de grosses pierres, et on y est. Perché à 4000m sur les pentes désormais très arides et caillouteuses du Kilimandjaro, *Karanga camp*, où le nombre de tentes ne cessera de se multiplier d'ici ce soir, ne me donne qu'une envie très relative d'y rester jusqu'au lendemain. Il est encore tôt, à peine 10h30, et je suis en pleine forme : sur les conseils de Joseph, ma décision est prise ; lorsque Maisha arrivera, je l'informerai de mon souhait d'aller directement à *Barafu*, à 4640m, dernier camp avant l'ascension finale.
On restera finalement à *Karanga* le temps du déjeuner, petite pause agréable pour tous malgré les violents orages qui éclateront au-dessus du camp vers midi (bien heureusement Maisha avait fait monter les tentes), avant de repartir plus tranquillement dans l'après-midi vers *Barafu*, que chacun atteindra à son rythme… Je garderai en souvenir ce sourire radieux de Joshua arrivant au camp en fin d'après-midi en me disant « Man, I'm exhausted but so happy ».

Uhuru peak, vendredi 31 décembre 2021, 05h55 ; 5895m. Pour la première fois depuis que je suis parti d'*Umbwe gate* il y a 3 jours, mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Par instants ma gorge se noue et je sens que mes larmes ne sont pas loin de couler, sans que je puisse y faire grand-chose. A quoi bon d'ailleurs. L'altitude, puisque je suis désormais à quasiment 6000m – 5895 pour être exact –, n'y est absolument pour rien. L'émotion, cette émotion brute et si forte de me trouver là, sur le toit de l'Afrique, dans un silence bercé par le vent et uniquement troublé par le bruit de mes pas dans la neige, cette émotion seule est capable de faire s'emballer mon cœur ainsi. Je suis submergé par un sentiment d'achèvement de quelque chose, assailli par les pensées de ma famille, de mes enfants, de mon père qui était là lui aussi quelques années auparavant, de l'Entraide Marine et de tous ces marins auxquels je me sens connecté. Le soleil est en train de se lever. Le ciel derrière moi, alors que je marche pour quelques mètres encore vers *Uhuru peak*, quitte doucement son habit noir étoilé pour prendre des teintes violettes, orange, bleu pâle. Explosion de couleurs douces pour annoncer le soleil, le recommencement que j'espère éternel du cycle de la vie. Moment magique. Moment de pur bonheur. Moment d'extase pour le marin que je suis, plus habitué aux levers de soleil sur le bleu de l'océan qu'à 6000m sur le blanc des neiges sommitales. Si nous sommes tout naturellement soumis aux lois de la physique, nous le sommes sûrement encore davantage aux lois de l'âme. On vit et on meurt pour, grâce et parfois à cause de nos sentiments.

Cette nuit, le réveil à minuit n'a pas été difficile, et pour cause : si j'ai pu m'allonger pendant plus de trois heures, je n'ai jamais véritablement trouvé le sommeil. J'étais pourtant détendu, je ne percevais pas ces désagréables sensations d'un cœur qui bat trop vite ou d'une respiration anormalement accélérée même au repos, telles que j'avais pu les ressentir lors d'ascensions passées, réalisées il est vrai de façon alors sûrement trop pressée. Non, cette nuit j'étais calmement allongé dans mon duvet mais je ne parvenais pas à trouver le sommeil profond des nuits précédentes.

Comme convenu avec Maisha au briefing la veille au soir, c'est Ahimidiwe qui vient frapper à ma tente à « minuit zéro zéro ». Le temps de sortir de mon sac de couchage, d'enfiler mon pantalon et de passer une veste, me voilà à l'extérieur de la tente. Le ciel est étoilé, le froid vif mais très supportable, et même tonifiant en ce milieu de nuit. Comme par réflexe je regarde dans la direction du sommet : minuit quinze et déjà de nombreuses petites lumières s'égrènent le long d'un massif sombre dont je ne distingue pas vraiment les formes.

De retour dans ma tente constellée de cristaux de glace, j'avale un bon thé chaud, mange deux *pancakes* à la confiture, en glisse un pour plus tard dans une des poches de ma veste, finis de préparer mon sac et enfile mes grosses chaussures de montagne que je n'avais fait que porter dans mon sac jusque-là. Je sens que j'ai le ventre qui commence à gargouiller un peu mais je suis paré pour le départ. Maisha et Brayson sont prêts également. Seuls Brayson et moi avons un sac, Maisha ayant fait le choix de ne rien prendre en plus, pas même de quoi boire, par souci de légèreté et aussi par habitude je suppose. On attaque la montée à un rythme plutôt rapide donné par Maisha. Je profite d'une petite pause pour me soulager le ventre à l'écart du sentier et on repart de plus belle, rattrapant les uns après les autres la plupart des groupes partis plus tôt que nous. Quand les dépassements me semblent trop lents, je prends la main, avant de revenir à ma place, entre Maisha et Brayson. A 02h25, Maisha nous dit qu'on est trop rapides, qu'on risque à ce rythme d'attendre trop longtemps au sommet et qu'il serait donc préférable de ralentir. Puisqu'on se sent tous bien, je préfère pour ma part que l'on garde ce rythme pour le moment.
Mais 20' plus tard je commence à avoir le ventre en vrac. J'ai l'impression très désagréable et douloureuse qu'une usine de concassage s'est installée dans mon estomac. Brayson, qui me suit, se rend compte que j'ai un coup de moins bien. On ralentit, on fait une pause. J'essaye de ne rien laisser paraître mais au fond de moi je ne fais pas le fier. J'avale, tant bien que mal, la barre de *Twix* que j'avais achetée à l'aéroport de Dar-es-Salam. Elle est congelée, dure comme de la roche, mais me fait du bien malgré tout, au moins à la tête. Je prends également quelques secondes pour me réchauffer les doigts, gelés dans une paire de gants inadaptée. On repart, on re-ralentit, on

refait une pause. A ce moment-là, si je ne doute pas de ma capacité à arriver au sommet, je me dis toutefois que ça va être plus long que prévu.
Plus d'une heure et demie passent ainsi. Rien de grave en soi, un « temps faible » qu'il faut savoir accepter, gérer. Est-ce dû à l'altitude, à quelque chose de moins frais que j'aurais mangé la veille ? La seule chose qui m'importe vraiment et me chagrine un peu à ce moment-là, c'est qu'il n'est désormais plus acquis que j'arrive au sommet pour le lever du soleil. Je note d'ailleurs que la distance qui nous sépare des dernières lumières qui nous devancent ne diminue plus, signe incontestable que nous avons bel et bien ralenti.

Je sens enfin que ça va mieux. C'est comme si en quelques minutes mon estomac avait trouvé la solution et moi un deuxième élan. J'attends un peu avant de crier victoire mais l'embellie est bien là. Après avoir grimacé pendant près de 2h, je dis soulagé et tout content à Maisha et Brayson que je me sens de nouveau très bien. Je leur demande alors qu'on reprenne notre rythme du début, et peu avant *Stella Point*, on revient enfin à hauteur des premières lueurs.
Rapide pause à *Stella Point*, quelques gorgées d'eau vite avalées assis dans la neige, mais pas le temps de traîner : il nous reste un peu plus de 150m de dénivelé positif à parcourir pour atteindre le sommet ; un rapide coup d'œil à ma montre me laisse penser que l'on peut encore y être pour le lever du soleil.
Si j'ai complètement retrouvé mes bonnes sensations du départ, c'est cette fois-ci Maisha qui se sent moins bien. Comme pour moi un peu plus tôt, son ventre lui joue aussi des tours. Il demande donc à Brayson de continuer seul avec moi, en tenant l'allure. Il continuera, lui, à son rythme mais ne veut pas nous ralentir. Il veut que je goûte moi aussi à cette magie d'un lever de soleil au sommet du Kilimandjaro. Merci Maisha.

La pente est bien moins raide. Brayson et moi marchons à vive allure dans la neige. Si l'objectif est devant nous, le spectacle du ciel qui s'éclaircit peu à peu, dans une palette de couleurs plus belles les unes que les autres, se joue derrière nous. Je dois rester attentif à là où je mets les pieds, mais je ne peux m'empêcher de regarder derrière, comme hypnotisé par cette beauté que je sais éphémère.

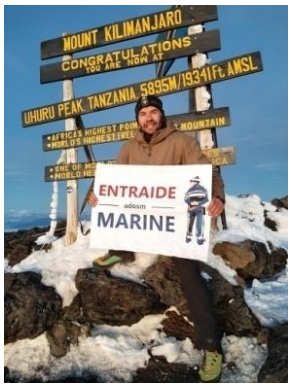
Ça y est ! *Uhuru peak* n'est plus qu'à quelques mètres. Tout se bouscule dans ma tête, dans mon corps. On a réussi. 5895m. Premier objectif de mon projet atteint : dans quelques minutes, le drapeau de l'Entraide Marine flottera sur le Kilimandjaro, le plus haut sommet d'Afrique. J'en suis fier. Je prends Brayson dans mes bras. Il semble tout aussi heureux que moi. On savoure ensemble ce petit moment d'éternité. Le temps s'arrête, enfin. Lui qui trop souvent me donne l'impression de s'être détraqué, dans une sorte de frénésie sociétale qui nous éloigne toujours un peu plus de nous-mêmes.

Quelques minutes plus tard, le soleil se lève. Déluge de lumière qui partout se reflète. Avec lui arrive également Maisha, « la vie », suivi des premiers grimpeurs.
Un dernier coup d'œil sur le glacier *Diamond* en contrebas de ma position : acéré et d'un blanc-bleu majestueux, il vit peut-être là ses dernières années. A l'instar des autres glaciers sommitaux du Kilimandjaro et d'ailleurs, il a vu sa taille dramatiquement diminuer ces dernières années. Mes enfants le verront-ils dans vingt ou trente ans ? J'en doute mais ne perds pas espoir.
« Kwaheri Kilimandjaro », il est temps pour nous de redescendre.

La suite sera une longue descente, souvent raide, ponctuée d'une pause méritée à *Barafu*, le temps de prendre un bon petit-déjeuner et de rassembler toutes nos affaires avant de lever définitivement le camp. 4300m de dénivelé négatif jusqu'à *Mweka gate* que l'on décide de faire d'une seule traite. J'entraine avec moi Mattias, solide Suédois un peu plus âgé que moi. Au fil de nos discussions, qui nous permettent en outre de ne plus penser à cette descente qui nous semblera à la fin interminable, nous comprenons que nous partageons bien plus qu'une fin d'aventure sur les pentes du Kilimandjaro : regards sur la vie, rêves d'ascensions, nos chemins semblent converger vers des horizons similaires.

Cette longue journée de marche commencée à minuit, c'est aussi l'occasion de rendre un dernier hommage à nos porteurs, sans qui nombre d'expéditions ne verraient jamais le sommet du Kilimandjaro. Cette nuit, ils n'ont certes pas fait l'ascension finale entre *Barafu* et *Uhuru peak*, mais ils m'impressionnent tant dans cette descente qui n'en finit plus. Ils courent, malgré le poids de leurs paquetages, dans des sections entières et franchement à pic, là où je ne peux que marcher, porté par des genoux fatigués et usés.

A mesure que l'altitude diminue, le taux d'humidité et les températures remontent. Cumulé à la fatigue, l'effet assommant est garanti. A l'approche de *Mweka gate* en milieu d'après-midi, quelques singes Colobus blancs nous accompagnent du regard. Impassibles dans leurs arbres, ils ont dû en voir passer des drôles de bêtes, bipèdes et bizarrement vêtus, qui descendaient de la montagne…



Mweka gate, vendredi 31 décembre 2021, 14h30 ; 1630m. Je pose mon sac et m'assieds sur un banc, fatigué mais tellement heureux.

Au terme de quatre jours hors du temps, perché sur les hauteurs du Kilimandjaro, il est l'heure pour moi de retrouver la terre des hommes, et la mer des marins.

La tête remplie de souvenirs qui ne trouveront leur entière valeur que dans le partage, ici ou ailleurs, je rêve déjà de ma prochaine montagne. Après l'Afrique, au sommet de quel continent porterai-je les couleurs de l'Entraide Marine, et avec elles, ces valeurs communes que nous soutenons ?

« Hakuna Matata », l'avenir nous le dira bien vite.

Florent F.
sea2.7summits@gmail.com

Retrouvez plus de photos sur le site de l'Entraide Marine – ADOSM